

A PROPOS DE LA FORMATION DU BRÉSIL: LES FEMMES EN  
ÉTAIENT AUSSI

*Introduction*

En hommage à mon très cher Tibor, j'aurais voulu lui offrir avec un amour fraternel, une de ces documentations copieuses, richissimes, qu'il nous a habitué à apprécier et auxquelles il a tant donné de lui-même. Cependant il a été également l'historien de très fines analyses d'Histoire d'Amérique et d'Espagne, des Pays-Bas, de la Turquie et de son propre pays; l'esprit humaniste l'a particulièrement passionné en ce qu'il a eu aussi de compréhension des Nouveaux-Mondes. A une époque où la cohérence des humains se débat entre les différentes manières de la régler et la diversité autant demanderesse de tolérance que semeuse de dominations, la place et le rôle des femmes nous semblent essentiels. À ce propos, le monde d'expression portugaise a, sans doute, apporté un témoignage original. Voici pourquoi nous voulons dans cet hommage présenter quelques considérations dont le plus grand défaut est de ne pas bénéficier de la lecture critique et chaleureuse de notre Ami.

Certes, il est difficile de revenir sur des questions qui ont été traitées par Gilberto Freyre, Jaime Cortesão et C.R. Boxer.<sup>1</sup> Mais si nous profitons de leurs enseignements, notre dessein est autre, celui de voir en quoi la formation du Brésil suit parfaitement l'Histoire du Portugal et en est le juste développement. Ceci a son importance, tant du point de vue portugais que de celui des mondes « d'expression portugaise », c'est-à-dire, de sensibilité apparentée.

L'époque est celle de la Renaissance et du Tribunal du Saint Office, ainsi que, déjà, de l'état omniprésent en Europe continentale. Les femmes, portugaises, indiennes ou africaines, sont de différentes couleurs. Enfin, la formation du Brésil crée une société libre, dans une reprise ferme de contact avec le passé médiéval portugais et africain, contradictoire, entre les nouveaux patrimoines seigneuriaux et le graduel isolement des êtres.

*L'époque et la « longue durée »*

Pour beaucoup de témoins, le Portugais est sombre, triste, jaloux, misogyne et paresseux et la Portugaise a les défauts les plus divers, ceux des femmes en général, mais d'autres qui lui sont propres et que leurs compagnons leur attribuent tout aussi bien que les étrangers habitués à plus de souplesse ou d'hypocrisie. Le professeur C.R. Boxer est un des auteurs qui entendent que la société portugaise a toujours été machiste et qu'il ne pouvait pas en être autrement.<sup>2</sup> Ses critiques à Gilberto Freyre ne tiennent pas compte de la compréhension du fait médiéval par l'écrivain brésilien. Certes, il y a eu des temps dans l'expression de ce fait et dans les réactions qu'ils

<sup>1</sup> Essentiellement, G. FREYRE, *Casa Grande Senzala. Formação da sociedade brasileira sob o regime da economia patriarcal*, São Paulo, 1946, 5<sup>e</sup> éd.; J. CORTESAO, *A fundação de São Paulo, capital geográfica do Brasil*, Rio de Janeiro, 1955, C. R. BOXER, *A mulher na expansão ultramarina portuguesa* (trad. de *Mary and Misogyny*, 1973), Lisboa, 1975.

<sup>2</sup> *Ouvr. cit.*, p. 68—69: "quelles que soient les nuances".

suscitent successivement. Alfredo Ellis Junior<sup>3</sup> a essayé d'établir des distinctions et surtout, d'un point de vue spatial, géographique, mais qui devient chronologique et politique, dans le cas de ce pays en formation.

De toute évidence, avant de parler de la formation du Brésil et de son époque, de la famille et des moeurs, des femmes en particulier et de leur situation dans ce pays « neuf », il convient de voir ce qui se passe en Europe et dans le royaume portugais. L'Histoire du Brésil pendant les trois premiers siècles ne peut pas être traitée comme de l'histoire locale. Elle demeure très étroitement liée à celle du Portugal et déjà dépendante de l'Histoire européenne.

À propos de l'Europe, il est plus courant de lire l'éloge de la famille chrétienne et du mariage religieux, naturel en somme, que de trouver des descriptions ou même des commentaires sur le véritable traumatisme qu'a été l'imposition de ce sacrement. Cette imposition apparaît assez tardivement (Trente, 1563, au Portugal appliquée en 1564), mais précédée de toute une apologie et du couple chrétien (l'épouse étant progressivement davantage surveillée que l'époux) et de la Vierge Marie, mère de Dieu. Celle-ci prit très lentement sa place de modèle et le Portugal, où l'on dut insister pour l'imposer, lui fut consacré en 1646 (et ce fut une première).<sup>4</sup>

Imaginez que vous êtes obligé, pour vous marier, quoi que vous soyez et quoi que vous pensiez, de faire pointer la carte du parti au pouvoir et d'obtenir une permission du secrétaire de cellule, au nom du secrétaire général qui siège à Rome. C'est ça le mariage catholique, pour l'homme et la femme de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et beaucoup plus tard encore, quels que soient les soucis évidents qui guident cette intervention de l'Eglise dans la vie intime des gens et des citoyens. Au fait, ces questions avaient été réglées par le concile de Latran (1512), à la suite de l'écrasement d'une vague révolutionnaire qui fit trembler les trônes, les autels et les châteaux.

Les résistances ne manquèrent pas, partout en Europe; en effet, les « défenses ne servent plus de rien, maintenant que le monde est devenu si rebelle, et si désobéissant ». <sup>5</sup> Elles se lèvent encore en Europe, mais sembleraient moins évidentes dans la Péninsule ibérique, où des réalités particulières existent et déplacent pour ainsi dire, ces problèmes. C'est-à-dire qu'avant que les femmes n'aient été subalternisées par le mariage catholique, il a fallu asservir les hommes. Les longues guerres soutenues contre la paysannerie et les formes populaires d'expression, se poursuivaient pendant le premier tiers du XVI<sup>e</sup> siècle. Elles venaient de loin, de la lente soumission des cités industrielles et ouvrières, et trouvèrent leur solution finale dans le refus péremptoire de l'anabaptisme qui, avec le baptême des enfants, repoussait le sacrement du mariage et toute une dialectique possessive. Il n'y a pas écho de ces luttes en Péninsule ibérique, si ce n'est sporadiquement.<sup>6</sup>

Au Portugal, après les conversions forcées, ce sont les individus qui s'expriment car dès la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, la famille juive était attaquée, disloquée, quoi que la modèle chrétien n'ait pas réussi à s'imposer aussi parfaitement que par exemple, en

<sup>3</sup> *Capítulos da história social de São Paulo*, São Paulo, 1944, p. 101.

<sup>4</sup> Entre la consécration de la France par Louis XIII, en 1636, pour la protéger des Espagnols aussi, et celle de la Pologne, en 1656. Cf. JEAN LAURENCEAU, "Aperçus sur l'histoire de la consécration à Marie", *Cahiers mariels*, 1983, 137, 66—84.

<sup>5</sup> *Le Saint Concile de Trente oecuménique et général célébré sous Paul III, Jules III et Pie-IV*, ..., Paris, 1714, XXIV session: "Décret de réformation touchant le Mariage".

<sup>6</sup> Au Portugal, la populace s'excitait contre les Juifs et autres lettrés, mais en Castille les *comunidades* et les *germanies* ont tenté de défendre la production nationale, en bonne partie féminine; puis après le premiers tiers du XVII<sup>e</sup> siècle, des temps de fronde ont secoué la Péninsule et, en particulier, le Portugal.

France, grâce au gallicanisme.<sup>7</sup> La sorcellerie elle-même demeure une forme subversive individuelle. Les femmes plus que les hommes en sont coupables, comme du judaïsme. Mais celui-ci, pris pour exemple, a été l'ennemi à vaincre quand à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, les confessions judaïque et musulmane ont été mises hors la loi. Même si la part de la sodomie, de l'adultère, du concubinage ou de la bigamie l'emporte probablement sur le judaïsme au Portugal, on s'acharne contre tout ce qui porte témoignage de ce dernier, pour discret que soit ce témoignage : mettre une chemise le samedi, s'abstenir de manger, garder la chambre, s'accrocher à une quelconque réflexion religieuse. Des bribes de pratique transmises par les femmes font voir partout un judaïsme qui n'a certainement pas été aussi présent qu'on ne le dit souvent.<sup>7/a</sup> Au fait, le catholicisme n'apparaît pas comme une religion, il s'agit de canons qui lancent l'anathème sur les gens qui peuvent encore douter.<sup>8</sup> Dans le royaume il a fallu poursuivre la révision de l'Histoire commencée par la dynastie d'Avis, établir le Tribunal du Saint Office, faire la persécution tatillonne des infiltrés dans un pays où la famille juive et la famille musulmane conservaient une existence vivace et donnaient donc des éléments de réflexion pour une alternative au modèle chrétien. Montaigne rappelle que les lois des hommes ont été imposées sans consulter les femmes et qu'il est normal qu'elles leur résistent. Le curé ayant seul à décider de la réflexion des fidèles, elles s'en approchent, à l'excès selon le convenu. Puis, quand les grandes vagues de procès secouent par exemple, une ville comme Coimbra,<sup>9</sup> les femmes l'emportent par leur nombre, bavardes, elles dénoncent, renaissent, collaborent à l'excès aussi. C'est à elles que s'oppose le cadre familial généralisé.

Les guides des bien mariés s'adressent à l'époux pour lui faire savoir qui est sa compagne, quels risques il encourt en se mariant, enfin, ce qu'il peut lui demander, comment la choisir (plutôt médiocre, prudence oblige), quelles précautions prendre en tout cas. L'aviissement des femmes comme action politique se poursuit et s'accroît à l'aide de l'humanisme de la Renaissance et ne semble réussir qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, mais encore partiellement.<sup>10</sup> C'est que, tout compte fait, en Péninsule ibérique, les choses ont été plus difficiles qu'ailleurs. Si le Jansénisme vient en France lutter pour la rigueur vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, au Portugal, le Tribunal du Saint-Office avait dû sévir un siècle plutôt, et sous l'égide de l'état. Effectivement, en ce qui concerne une bonne partie de la population, les couples n'éprouvaient nul besoin d'un curé pour vivre en époux. Pire encore, l'exemple musulman et juif les encourageait à faire autrement, les incitant à une concupiscence dont tout le monde s'accommodait, y compris les prêtres et les nobles.

Tout ceci sous-entend peut-être un point essentiel de la faiblesse attribuée aux catholiques, face aux juifs, aux musulmans, ainsi qu'aux réformés. En effet, les premiers n'avaient pas à prendre connaissance des livres religieux et à réfléchir sur ces questions épineuses et intimes bien connues du prêtre confesseur, abordées par les sorcières avec plus ou moins de bonheur et petit à petit moins objectivement faute de

<sup>7</sup> Cf. GEORGES DUBY, *Le chevalier, la femme et le prêtre. Le mariage dans la France médiévale*, Paris, 1981, et sur le gallicanisme, par exemple, P. ADAM, *La vie paroissiale en France au XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1964.

<sup>7/a</sup> Cf. H. P. SALOMON, *Os primeiros portugueses de Amester Documentos do Arquivo Nacional da Torre do Tombo 1595—1606*, Braga, 1983.

<sup>8</sup> Cf., par exemple, *Le Saint Concile de Trente*, cité, XXIV. session : "Du sacrement du mariage".

<sup>9</sup> Cf. J. LUCIO DE AZEVEDO, *Historia dos Chistãos novos portugueses*, Lisboa, 1921, p. 332—3, et LUIS DE BIVAR GUERRA, éd., *Inventario dos processos de Inquisicao de Coimbra (1541—1870)*, Paris, 1972, 2. vol.

<sup>10</sup> Cf. JOSÉ GENTIL DA SILVA, "Le Moyen âge et les modernes : à propos des femmes et du mariage dans le sud-ouest européen", *Annales de la Faculté des lettres et Sciences humaines de Nice*, 1982, N° 39, p. 479.

prise sur la réalité. De celle-ci, le prêtre seul avait cure. La relation ainsi médiatisée aiderait même à expliquer une apparente paresse de l'écriture tant reprochée aux Hispaniques malgré leur indiscutable culture, ou la fringale de lecture de beaucoup, désorientée aussi bien chez le Quixotte que parmi les professeurs d'université moins employés que d'autres pour exprimer l'idéologie du pouvoir. La pratique des « modernes » ne réussit pas au Portugal, malgré le goût de l'expérience et les occasions de la parfaire. Tous formaient une élite pensante et ouvrière, teinte de judaïsme, naturellement, qui s'est fait haïr à cause de son évidente supériorité.

Cette supériorité s'était accentuée à mesure que les échanges extérieurs contribuaient à diminuer la production nationale. Celle-ci, en grande partie due à la main d'oeuvre féminine, ne supportait pas la comparaison avec les produits étrangers importés. C'est pourquoi le commerce des étrangers suscite parfois des réactions populaires. Mais, ensemble, étrangers et gens du peuple sans profession et sans formation aucune, s'associaient contre les « Juifs » et d'autres élites. Ceci signifie une rupture avec un passé de tolérance.

Allons plus loin encore. Depuis toujours, ce Finisterrae rassemblait les hommes. Et plutôt que musulmane, Lishbuna qu'avaient conquise les croisés et les hommes d'Afonso Henriques en 1147, était une cité de gens « sans religion » ou de toute confession. Des temps sueves datait la préfiguration d'une nation agraire, travailleuse et cordiale. Dans le très long terme, ces pays ne manifestent guère la vocation conquérante, ils s'accommodent pour peu que leurs moyens de production soient respectés, à tout schéma d'entente réciproque. Ils produiront des émigrants, assoiffés de structures sociales, familiales et affectives qui les accueillent sans les emprisonner et les déterminer au-delà de leur consentement tacite. Dans ses premiers pas, le catholicisme s'est montré compréhensif dans le sud-ouest européen. Il le demeure au grand dam des étrangers du nord, imbus de leur foi toute neuve. Ces néophytes se trouvent mal à l'aise dans la Péninsule ibérique et finissent par élaborer leur propre théorie, la « *leyenda negra* ».

On sait combien le nombre „énorme” d'incroyants, de juifs et de sarrasins demeurant au Portugal choquait les étrangers au XV<sup>e</sup> siècle. Au témoignage de tel chevalier bohème,<sup>11</sup> très proche par la partialité de celui du Polonais Nicolas de Popielovo, s'ajoute l'omniprésence des noirs et autres africains qui a blessé Cleynaerts au XVI<sup>e</sup>, et encore au XVIII<sup>e</sup>, offense la sensibilité éclairée de beaucoup d'autres étrangers très cultivés et pas idiots.<sup>12</sup> La « légende noire » doit beaucoup à cette idée d'un milieu infecté par des gens inférieurs, en proie précisément à la luxure, manifeste chez l'homme tout aussi bien que chez la femme.<sup>13</sup> Si de la part de celle-ci il fallait s'y attendre, la concupiscence masculine surprend. Les mâles aussi se lavent, se parfument, se maquillent, au Portugal et en Espagne. Ce n'est que beaucoup plus tard que l'on accusera les uns et les autres de manquer d'hygiène, malgré exactement l'influence juive (considérée toujours aussi certaine que le machisme dont parle le professeur C. R. Boxer).<sup>14</sup>

<sup>11</sup> Cf. LEÓN DE ROSMITHAL DE BLATNA, "Viaje del noble... por España y Portugal, hecho del año 1465 a 1467", in J. GARCIA MERCADAL, éd., *Viajes de extranjeros por España y Portugal*, Madrid, 1952, p. 259—305.

<sup>12</sup> Cf. *ibid.*, p. 309 et s., NICOLAS DE POPIELOVO, "Relación del viaje...", et M. GONÇALVES CEREJEIRA, *Clenardo e a sociedade portuguesa do seu tempo*, Coimbra, 1949, 3<sup>e</sup> éd., ainsi que J. GENTIL DA SILVA, "A situação feminina em Portugal na segunda metade do século XVIII *Revista de Historia das Ideias*, 1982, 143 et s.

<sup>13</sup> Cf. SVERKER ARNOLDSON, *La leyenda negra. Estudios sobre sus orígenes*, Göteborg, 1960.

<sup>14</sup> Cf. J. GENTIL DA SILVA, "A situação feminina...", cité, p. 162—3.

Il manque à l'équilibre de la concupiscence due au péché originel, la nécessaire lutte à laquelle aide Jésus par l'intervention du prêtre. Celui-ci est au Portugal un soldat pacifique sinon démoralisé.<sup>15</sup> Le combat contre une telle attitude s'expliquera par le refus du judaïsme qui exigera des armes nouvelles. Ce n'est que très rarement que l'on trouvera accusée la famille musulmane. C'est alors l'amour des Musulmans pour leurs enfants qui choquera, cet attachement qui rend difficile d'en faire de « bons chrétiens », peut-être plus encore dans le cas des filles que des garçons. Rien n'empêche que les Portugais chantent des chansons d'amour et préfèrent celles des Morisques.<sup>16</sup>

Les petits Juifs des deux sexes avaient tous été récupérés au Portugal, dans des conditions dont on parle certainement avec trop de simplicité. Admettons qu'ils sont tous devenus de bons Portugais. Pourtant de jolies Juives doivent à leur résistance d'être connues des historiens.<sup>17</sup> Les femmes résistent en effet. Au XIX<sup>e</sup> siècle toujours, elles ont au Portugal, de quoi déconcerter les étrangers par leur comportement qui n'accompagne pas les progrès misogynes de l'Europe continentale, civilisée. Elles parlent, discutent avec les hommes, ce que « l'on ne verrait pas chez nous », dira tel Français de passage au Portugal, pour aller au Brésil.<sup>18</sup>

Ce sont des questions du même ordre qui surgissent au Nouveau Monde : jusqu'où ne pas aller dans le laxisme, quelles familles et quelles femmes, quels enfants accepter. La formation du Brésil ne s'intensifie guère avant le second tiers du XVI<sup>e</sup> siècle, quand l'arsenal de ce que l'on appelle à tort Contre-Réforme, agit plus résolument sinon plus nettement au Portugal. A cette époque, les réprouvés de tout genre pullulent, gagnent les archipels atlantiques et en reviennent, l'Afrique du Nord et ce n'est pas drôle (bien que des femmes les suivent), la plupart vont en Asie (elles ne sont pas nombreuses là bas). En passant, certains ont la chance de passer par l'Amérique et s'échappent. À leur suite, la répression s'installe toute neuve et pas tellement sûre d'elle, moins sûre en tout cas qu'en Europe, ce qui exige l'envoi d'enquêteurs.<sup>19</sup> Des comportements anciens reviennent en surface. Les femmes délaissées dans le royaume ne cesseront de protester et de demander de l'aide pour retrouver un mari, toucher une pension tout au moins. Malgré le mariage légal, l'inquisition même ne peut pas beaucoup pour elles.<sup>20</sup>

Certes, tout n'est pas net. Dans la ligne des distinctions faites justement par Alfredo Ellis Junior, viennent des nobles qui ne s'attardent guère, des gens que l'union avec l'enfant d'un « roi » de la terre ne suffit pas à anoblir, mais qui se multiplient sans rien laisser paraître des sombres histoires d'alcôve, ou si peu. Le cas des Camargos et des Pires ne put en pas faire parler de lui puisque de méchantes questions d'intérêt op-

<sup>15</sup> Cf. J. GENTIL DA SILVA, "Le Moyen âge et les modernes...", cité, p. 481—2 et, du même, "A situação feminina...", cité, p. 144 et s.

<sup>16</sup> Cf. MIGUEL DE CERVANTES, *Novelas ejemplares*, II, "El Celoso extremeño".

<sup>17</sup> Cf. H. P. SALOMON, *Os primeiros portugueses*, cité, p. 15—7.

<sup>18</sup> Cf. L. F. TOLLENARE, *Notes dominicales prises pendant un voyage en Portugal et au Brésil en 1816, 1812 et 1818*, Paris, 1970, 1972, 1973, I, p. 137 et s. Cf. THOMAS MANN, *Les confessions du chevalier d'industrie Félix Krull*, Paris, 1956.

<sup>19</sup> Cf. notamment, SERAFIM LEITE, *Novas cartas jesuíticas (De Nóbrega a Vieira)*, São Paulo, 1940, p. 53, et HEITOR FURTADO DE MENDONÇA, *Primeira visitaçào do Santo Ofício às partes do Brasil. Denúnciões da Bahia, 1591—1593*, São Paulo, 1925 et, du même, *Primeira visitaçào... Denúnciões de Pernambuco, 1593—1595*, São Paulo, 1929, ainsi que par exemple, JOSÉ ROBERTO DO AMARAL LAPA, "A visitaçào do Santo Ofício à Bahia em 1618", *Revista, do Instituto de Estudos Brasileiros*, 1968, n° 3, p. 179—82.

<sup>20</sup> Par exemple, *Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro (RIHGBras)*. Tomo especial, IV, Rio de Janeiro, 957, n° 1770, p. 348 (naturel de Braga et absent depuis 20 ans, il a promis de revenir et à chaque excommunication qui lui est adressée il répond en allant s'établir "plus loin", 1748); aussi, *ibid.*, V, 1957, n° 1949, p. 78 (1952: elle requiert une pension qui lui est refusé; il vivote).

posaient les deux clans.<sup>21</sup> Derrière eux, il y a les autres, métis et plus ou moins heureux de l'être. Pour leur part, les gens du royaume font un va-et-vient assez dangereux parfois, gagnent la colonie, ensuite, arrêtés, sont reconduits dans la métropole, ou, au contraire, condamnés à être exilés en Amérique, parviennent parfois à profiter d'une amnistie chèrement payée par les nouveaux-chrétiens qui mènent le négoce à Lisbonne, à Madrid et ailleurs.<sup>22</sup> Le Brésil sera aussi bien européenisé que portugais dans la « longue durée », les femmes aidant.

### *Des femmes de différentes couleurs*

Quelles femmes trouvaient ces Portugais dans cette Terre de Sainte-Croix ? Elles leur convenaient. Qui étaient-ils donc, les premiers colons ? Parlons-en avant de voir comment ils trouvaient leur bonheur.

Il a été remarqué qu'à l'origine des grandes dynasties brésiliennes se trouvent des travailleurs manuels.<sup>23</sup> Des premiers qui arrivent compte cependant moins la profession que le profond dénuement ; il s'agit de victimes de naufrages, vrais ou supposés, simplement de fugeurs, de déserteurs qui ont fait un choix. D'autres condamnés de droit commun exilés plutôt ici qu'ailleurs se sont peut-être consolés. Il y en a que leur ambition mène vers le sertão, chercher de l'or, trouver la gloire ou tout bonnement, avancer, continuer, poursuivre une aventure sans fin dont le plus difficile à expliquer est le retour. Aleixo Garcia qui a quitté le flotte de Juan Diaz de Solis à Santa Catarina et par le Parana, gagna le Paraguay et attint les Charcas (Bolivie), ne revint jamais.<sup>24</sup>

De ceux que les aborigènes adoptèrent, nous ne connaissons que des exemples illustres, celui en particulier du Caramuru qui fit visiter la France à son épouse Catherine.<sup>25</sup> Mais n'oublions pas la colonisation spontanée du Paraguay. De toute évidence, il ne s'agit guère d'une vacation portugaise exclusivement. Les Castellans qui créent la magnifique *Provincia gigante* montent aussi du sud, de Santa Catarina vers São Vicente et aident à ce que la colonisation de l'Amérique portugaise a d'exemplaire, l'insertion des colons dans les cellules humaines indigènes.<sup>26</sup>

Avec le deuxième tiers du XVI<sup>e</sup> siècle, les projets de colonisation surgissent et des familles illustres s'installent en bravant la résistance que leur apparition même provoque ; une pénétration parallèle tente de s'appuyer sur les individus qui ont trouvé un bon accueil. Le secret de la cohésion et de la survie même de la capitainerie de São Vicente entre 1510 et 1532, a été attribué aux unions de Portugais et Tupies. Partout il en est ainsi. En arrivant, il faut prendre femme, écrit tel visiteur français, car c'est

<sup>21</sup> Cf. CARVALHO FRANCO, *Os Camargos de São Paulo*, São Paulo, 1937, et A. ELLIS JR., *o.c.*, p. 502 et s.

<sup>22</sup> Cf. ARNOLD WIZNITZER, *Os Judeus no Brasil colonial*, São Paulo, 1960, p. 13, ALEXANDRE HERCULANO, *História da origem e estabelecimento de Inquisição em Portugal*, Lisboa, 1975, passim, ou JOHN RUSSELL-WOOD, *Hidalgos and Philanthropists. The Santa Casa da Misericórdia of Bahia, 1550—1255*, London, 1968, p. 137.

<sup>23</sup> Cf. A. ELLIS JUNIOR, *o.c.*, p. 101—2.

<sup>24</sup> Il a été assassiné. Cf. MARIO MONTEIRO, *Aleixo Garcia. Descobridor português do Paraguay e da Bolívia em 1524—1525*, Lisboa, 1923, ainsi que JAIME CORTESÃO, *A fundação de São Paulo*, *o.c.*, p. 35 et s.

<sup>25</sup> Cf. CARLOS DE ASSIS PEREIRA, *Fontes do Caramuru de Santa Rita Durão*, Assis, 1971, et M. P. VICENTE, "O Caramuru na capitania de São Paulo", *Revista do Instituto histórico e geográfico de São Paulo*, 1956, n° 52.

<sup>26</sup> Cf. ARTHUS RAMOS, *Introdução à Antropologia Brasileira*, vol. 2, *As culturas européias e os contactos raciais e culturais*, Rio de Janeiro, 1947, p. 86.

ce que les aborigènes préfèrent.<sup>27</sup> Ce n'est différent dans les autres continents. Des hommes disparaissent au sein des « familles », des tribus, des royaumes, des sociétés qui les digèrent en quelque sorte.<sup>28</sup> Il semblerait que ces cadres leur manquaient (ou ne leur convenaient pas) dans le continent, où l'on voulait remplacer une façon de vivre, au nom d'une civilisation et d'un ordre imposé du dehors. Au Brésil, l'agression blesse dès que la famille européenne, la femme blanche accompagnant les hommes menace la famille et la femme du pays. C'est le début, les difficultés commencent. Aussi, l'insistance avec laquelle la couronne portugaise destine au Brésil ses bannis et ses vagabonds peut apparaître comme un élément positif.<sup>29</sup> Il n'est pas seulement question de déverser sur ces territoires à occuper et à conquérir, ceux dont le comportement rompait avec l'ordre établi; ils formaient une sorte de tête de pont, ou de liant devant permettre des établissements futurs. En somme, dans un premier temps, il ne peut être question que des femmes du pays. Il en a été ainsi, il ne devait pas en être autrement. Les envahisseurs n'avaient pas à s'encombrer de leurs femelles. Il est temps d'en terminer avec la légende de l'Amérique portugaise laissée aux criminels.

Puis, vers le milieu du siècle, la couronne s'adresse aux gens en général, autrement dit, aux couples, aux familles. En 1550 exactement, elle sollicitait les paysans d'Angra (Acores), en espérant « qu'ils se réjouissent de gagner le Brésil ». Mais l'aide majeure, les colons et les jésuites l'avaient trouvée chez les hommes déjà mariés en Europe, dont l'exemple est ce João Ramalho dont personne n'a pu régler la situation, inextricable tant que durait sa première épouse, portugaise. Il servit, il se dévoua, eut droit aux honneurs, mais à son décès, la mère de ses enfants demeurait sa « servante », malgré la bonne volonté des jésuites.<sup>30</sup> Son cas, loin d'être unique, semble la règle qui crée des problèmes insolubles, car ni ces hommes ne quittent leurs esclaves prisées comme tout autre investissement, ni la pénurie des femmes européennes ne consent à les condamner.<sup>31</sup>

En attendant, naît une société aimable, dans laquelle tous se retrouvent être beaux-fils (cunhado) ou gendre (genro), pour entre autres, aller à la pêche ensemble,<sup>32</sup> une société où il n'est pas question de belles-mères. Encore une légende assez belle, mais une légende par la suite, car les choses changent.

<sup>27</sup> Cf. J. CORTES O, *Raposo Tavares e a formação territorial do Brasil*, Rio de Janeiro, 1958, p. 63 et passim, ELAINE SANCEAU, "Portuguese women during the first two centuries of expansion overseas", *Actas. Congresso Internacional de História dos Descobrimentos*, V, 1, Lisboa, 1961, p. 259, et A. Ramos, *o.c.*, p. 85.

<sup>28</sup> A propos de ces pays qui ne sont pas sous contrôle de la couronne portugaise, cf., par exemple, PIERRE-YVES MANGUIN, *Les Portugais sur les côtes du Viet-nam et du Campa. Étude sur les routes maritimes et les relations commerciales, d'après les sources portugaises (XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, 1972; des éléments sur cette présence dans Gérard Geist, *Les Européens en Ethiopie aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. L'Histoire à Nice*, Nice, 1983; cf. par ailleurs, JAN KIENIEWICZ, "L'Asie et l'Europe pendant les XVI<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles. Formation de l'état arriéré et confrontation des systèmes des valeurs", *Actes du Colloque international, 1980*, tome III, *L'Histoire à Nice*, Nice, 1983, p. 217—229.

<sup>29</sup> Cf. DUARTE NUNES DE LI O, *Leis extraordinárias*, Lisboa, 1569, 4a parte, tit, 22, lei IX, fol. 176 (1535 et 1549), fol. 176 v° (1536); sur la résistance aux familles européennes vers 1551, cf. PEDRO TAQUES DE ALMEIDA PAIS LEME, *História de Capitania de São Vicente*, São Paulo, s. d., p. 66 et E. Sanceau, *o. c.*, p. 259, ainsi que C. R. Boxer, *Portuguese society in the Tropics*, The University of Wisconsin Press, 1965, p. 73.

<sup>30</sup> Cf. MARIA OLIMPIA DA ROCHA GIL, *O Arquipélago dos Açores no século XVII., Aspectos sócio-económicos (1525—1675)*, Castelo Branco, 1979, p. 27 et en 1628, p. 28 et 1677, p. 30; sur João Ramalho, cf. S. LEITE, *Novas cartas jesuíticas, c.*, p. 57 (São Vicente, 1553).

<sup>31</sup> Cf. S. LEITE, *Novas cartas, c.*, p. 146 et, du même *Suma histórica da Companhia de Jesus no Brasil (Assistência de Portugal), 1549—1760*, Lisboa, 1965, p. 12. 68, 150, J. CORTES O *Raposo Tavares, c.*, p. 61 et C. A. PEREIRA, *Fontes, c.*

<sup>32</sup> Cf. J. CORTES O, *Raposo Tavares, c.*, p. 61, sur la *cuñadazgo* au Paraguay, et p. 63, d'après le P. Anchieta.

Graduellement, une administration prend pied, une société européenne recouvre les joyeuses pratiques des débuts, avec ses impôts et ses contributions, ses règles propres et des femmes européennes. La petite indienne, selon le statut du père est souche de dynastie ou compagne passagère. Quel que soit son charme et compte-tenu des problèmes, on continue à rêver de femmes blanches, ou, du moins, on le dit, et on le croit au royaume. Mais il y a certainement autre chose.

Sans doute il ne faut pas passer sous silence la rupture dans les sensibilités subie par ces hommes. A l'historien en pantoufles, il ne coûte guère de dire que le Portugais peut le faire, ce changement, ce gommage de sa sensibilité, toujours bon pour les autres. Si le fait premier, l'inégalité des langues et de leur contrôle, peut sembler agréable sinon toujours commode, les difficultés que les jésuites connaissent pour la confession n'ont certainement pas toujours un effet négatif dans l'hygiène des rapports entre mâles et femelles, entre le père et les autres, enfants, parents, ascendants.

Et pourtant, deux registres doivent s'établir. Entre hommes, l'européen se trouve forcé d'utiliser la forme d'expression de la majorité, le tupi prédomine; quelle que puisse être la curiosité qu'il éveille, la sensibilité de l'européen ne peut intéresser que lorsqu'elle s'entoure d'éléments engageant des complicités, soit des outils, des armes, ou des colifichets pour les dames. Ceci va en Afrique, où cependant, le souci constant des Portugais consiste à former des interprètes. En Amérique portugaise, la situation des premiers européens établis semble bien diverse. Seuls, aussi habiles ou maladroits que dépendants, ils n'imposent ni leur langue ni leur sensibilité. Avec les femmes et les enfants, tout l'amour du monde ne suffit pas à faire adopter la langue portugaise,<sup>33</sup> mais est-elle pour autant, moins nécessaire au père?

Puis, il y a d'autres éléments qui font regretter les terriblement exigeantes femmes du Portugal: les secrets ancestraux manquent peut-être et à leur place d'autres menacent y compris avec la maladie. La syphilis arriva-t-elle avec les débris, les rebuts de la société européenne, ou les attendait-elle dans les chaudes autant qu'incertaines couches « indiennes »? Probablement, la maladie d'amour venait des uns et des autres, et des manifestations diverses de manquements et d'imprudences mariaient aussi l'Europe et l'Amérique.<sup>34</sup>

Quoi qu'il en soit, à ces fléaux qui somme toute deviennent habitude, s'ajoutait la légèreté, pour ne pas dire plus, la présence enfin, des demoiselles envoyées du pays. En effet, « les orphelines du roi » trouvaient mari et, parfois, c'était une calamité. Les bons des jésuites dont certains se montraient trop empressés à se mêler d'affaires aussi difficiles qu'impondérables,<sup>35</sup> proposaient d'en embarquer beaucoup qui toutes trouveraient un mariage riche.<sup>36</sup> Hélas, autant qu'acariâtres, ces êtres égalitaires, ces orphelines d'un pays où c'était presque la situation normale de l'être, ne semblent guère habitées que pas l'innocence. Il y a orphelines et orphelines. Aussi le père Nobrega finit-il pas écrire que mieux vaut les adresser ailleurs qu'à Pernambuco où il se trouve; les filles d'hommes blancs et de natives suffissent largement.<sup>37</sup>

Au compte-gouttes, ces chères européennes arrivent, de même d'ailleurs que d'autres s'arrangent pour gagner l'Europe, soit en suivant leur famille, soit pour professer,

<sup>33</sup> Le Caramuru écrit le tupi, cf. C. A. PEREIRA, *o. c.*, p. 13; les jésuites doivent employer des interprètes pour les confessions, ce qui est très contesté.

<sup>34</sup> Cf. ANTÔNIO FERNANDEZ BRAND O, *Diálogos das grandezas do Brasil* (1618), éd. Rodolfo Garcia et Jaime Cortesão, Rio de Janeiro, 1943, note 12, p. 135 (d'après Thevet et Jean le Léry.)

<sup>35</sup> Cf. S. LEITE, *Novas cartas*, c., p. 194, à propos des ennuis du P. Belchior Cordeiro (Pernambuco, 1573—7).

<sup>36</sup> Cf. E. SANCEAU, *o. c.*, p. 259—60.

<sup>37</sup> Cf. SERGIO BUARQUE DE HOLANDA, *História geral da civilização brasileira*, I. *A época colonial*, 1. *Das descobertas a expansão territorial*, São Paulo, 1966, p. 120 (en 1531).

encore au XVIII<sup>e</sup> siècle et malgré l'existence d'institutions brésiliennes. Faut-il croire que l'impertinence que les hommes portugais attribuent à Hibueut à leurs compagnes, s'acceptait plus difficilement encore dans la colonie? Pourquoi pas? Encombrantes, guère souples ou effacées et néanmoins indépendantes, dans certaines villes elles deviennent trop nombreuses pour trouver époux quand les mines attirèrent les hommes.<sup>38</sup>

Ceci se comprend mieux encore si l'on rappelle qu'assez rapidement, on inculqua aux « Indiens », la « maladie du scrupule » déjà diagnostiquée dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Un siècle plus tard, l'accueillante générosité « américaine » se trouve matée. Les natifs, les femmes aussi bien que les hommes, fragiles et appauvris, dépendants en somme, ont besoin d'être défendus. On veille en haut lieu aux déplacements des filles et des mères indiennes, protégées autant que prisonnières comme les européennes.<sup>39</sup> Dans l'ensemble, l'intention protectrice prédomine, parce que de toute évidence, nécessaire et même indispensable.<sup>40</sup>

Entretemps, d'ailleurs, une autre solution, une autre couleur de femme s'offrait, avec un autre type de relations moins engageantes et guère compliquées. Là où l'on disposait davantage de négresses, à Bahia et à Pernambuco, l'européen avait ses esclaves. Dans cette société en formation la dureté et la liberté des hommes, tant prônée en Europe,<sup>41</sup> leur faisait adopter ces relations occasionnelles, où l'affection n'avait trop que faire et pouvait être oubliée dès qu'inconvenable.

Aussi les résultats divergeaient-ils. Le Mamelouk délaissait sa mère indienne et suivait le père portugais, en revanche, le Mulâtre n'avait pas de père et demeurait esclave et nègre.<sup>42</sup> Bien sûr la règle ne demande qu'à être démentie. Parmi les femmes les plus courageuses qui ont gagné les mines, des négresses prédominent peut-être. Certaines, même si libérées, se voient prendre leur enfant qu'elles ne pourraient pas « élever comme il faut. »<sup>43</sup> Les sentiments reprennent traiteusement le dessus.<sup>44</sup>

De toute manière, il y aura toujours assez de bâtards pour créer des régiments et fomentier des troubles.<sup>45</sup> Après le milieu de XVIII<sup>e</sup> siècle, en même temps que le concubinage cesse d'offrir une cible à la justice dans le royaume,<sup>46</sup> le mariage d'hommes et femmes européens avec des natifs devient, officiellement, plutôt une raison de préférence pour leur emploi par la couronne.<sup>47</sup> Puis, tous les Brésiliens sont libres dès 1758.<sup>48</sup>

<sup>38</sup> Id., *ibid.*, o. 120; cf. S. LEITE, *Novas cartas, c.*, n.º 2, p. 31 (1552) et *RIHGBras.*, *ibid* IV, 1957, n.º 1728, p. 326—7 (1747), n.º 1833, p. 396 (1749), n.º 1839, p. 398 (1747) etc. Trop nombreuses à Itu, en 1749, *ibid.*, n.º 1822, p. 388. Sur les couvents et la pureté de sang, cf. C. R. BOXER, *A mulher, c.*, p. 73.

<sup>39</sup> Sur la protection des femmes dans le Sud-ouest européen, cf. J. G. DA SILVA, "À propos de la femme en Espagne aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles", *II jornadas de investigación sobre la mujer, Madrid 1982* (sous presse); sur la "maladie du scrupule", cf. GEORGES LE GENTIL, "La France Equinoxiale", *Biblos* (extrait édité par l'Instituto de estudos franceses), Coimbra, 1933, p. 20 (1584); sur la sujuction des femmes "indiennes", cf. *RIHGBras.*, II, 1956, n.º 750, p. 123 (lettre de D. Pedro II, 1696).

<sup>40</sup> Règlement du gouverneur de Rio de Janeiro, 1698, *RIHGBras.*, II, 1956, n.º 750, p. 124—5.

<sup>41</sup> A ce propos cf. J. G. DA SILVA, "situação da mulher em Portugal comparada à da mulher europeia e a influência dos Descobrimientos", *Congresso internacional "Os Descobrimientos e a Europa do Renascimento, Lisboa 1983* (sous presse) et, du même, "Le Moyen âge et les modernes...", c.

<sup>42</sup> Cf. C. R. BOXER, *Salvador de Sá and the Struggle for Brazil and Angola 1607—1686*, London, 1952, p. 23.

<sup>43</sup> Cf. *RIHGBras.*, IV, 1957, n.º 1574, p. 184 (1746); un habitant de Caría (Guarda) veut ainsi récupérer une nièce.

<sup>44</sup> Mais ne s'agit-il pas de s'assurer l'administration de l'héritage? Il y a cependant dans les testaments des demandes pressantes faites par le père en faveur de leurs enfants.

<sup>45</sup> Cf. *RIHGBras.*, IV, 1957, n.º 1735, p. 329—30 (1748) et V, 1957 n.º 1875, p. 4 (1748).

<sup>46</sup> Par une loi du 26 novembre 1769, cf. J. G. DA SILVA, "A situação feminina em Portugal...", c., p. 146.

<sup>47</sup> Cf. TOMAZ RIBEIRO, *História da legislação*, I, p. 293 (1755, *alvará* du 4 avril).

<sup>48</sup> Les "Indiens" de Pará et Maranhão le sont à partir de 1755 (loi du 5 juin), cf. J. LÚCIO DE

Toutefois, quelques vingt ans plus tard, les noirs, mulâtres, *caboclos* et libérés de tout poil, forment des listes à part, parmi les jeunes considérés bons pour le service, le travail ou le mariage.<sup>49</sup> Les mulâtres réunis dans leur propre régiment, deviennent « des utiles ». <sup>50</sup> Les hommes et les chevaux manquent et, par ailleurs, du royaume arrivent surtout des vagabonds, des vauriens ou de petits criminels de droit commun sans envergure. <sup>51</sup> Des États-Unis, avec les machines, viennent alors des noirs et des mulâtres. Ils seront moins blessés que les Parisiens ou le Révérend Kidder de trouver sous les larges mantilles et les vêtements luxueux, une peau noire et les « éphémères et humbles témoins de la richesse des familles paulistes ». <sup>52</sup>

Tout compte-fait, les mélanges étant consommés, les beautés blanches n'ont pas à risquer la promiscuité, leurs oripeaux et leurs bijoux les représentent par personne interposée; les Indiennes, parquées avec les leurs, demeurent aussi invisibles. Une sorte de boucle est bouclée, toutes couleurs de femmes confondues et désormais assurées de l'ordre chrétien, celui-ci demeurant toutefois tempéré par l'étrange tolérance et les vieilles libertés portugaises.

### *La formation du Brésil, dans le devenir de « l'expression portugaise »*

La formation du Brésil exprime sans doute le devenir de « l'expression portugaise » plus clairement que l'Histoire même du Portugal ou encore des autres pays de la même langue moins touchés par la colonisation. La tolérance fait croire à l'absence de racisme, ce mal peut-être nécessaire. La liberté des femmes suscite des accès de misogynie, cette forme élémentaire du racisme qui traduit la difficulté d'être.

Au Brésil, dès les premiers temps, les femmes participent à la gestion des patrimoines et des biens en général, au travail. Leur engagement et leurs responsabilités proviennent entre autres, de l'absence de l'homme, mais traduisent une forme égalitaire de division de travail.

Quand Martim Afonso de Sousa quitte sa ville de São Vicente, en 1533, l'Inde le fera se manifester encore l'homme de guerre qu'il avait déjà été en Europe et devenir un gouverneur qui s'enrichit tout en remplissant les coffres de l'état. Il avait laissé des pouvoirs à sa femme Dona Ana Pimentel. C'est elle qui choisit un représentant au Brésil et pourvoya à son remplacement en 1537. Qu'elle demeura à Lisbonne, cela était courant à l'époque. Le patrimoine est tantôt confié à un homme, tantôt à une femme. Quand Lopo de Sousa décéda en 1610, son héritier, un fils illégitime son homonyme, céda ses droits à sa tante Dona Mariana de Sousa de Guerra, comtesse de Vimieiro. Ce serait le motif d'un long procès, de même d'ailleurs que la cession directe de

---

AZÉVEDO, *Novas epanáforas*, Lisboa, 1932, p. 52; cette loi est étendue à tout le territoire du Brésil par *alvará* de 1758.

<sup>49</sup> Cf. *RIHGBras.*, X, 1958, n° 3608, p. 75 (1775); sur le critère de couleur, cf. *ibid.*, VIII, 1958, n° 3509, p. 318 (1797).

<sup>50</sup> Cf. *RIHGBras.*, VIII, 1958, n° 3507, p. 270 (1797); sur l'infanterie "dos Pardos", *ibid.*, IX, 1958, n° 3507, p. 302 (1798) etc.

<sup>51</sup> Cf. *RIHGBras.*, VIII, 1958, n° 3518, p. 330 (1799).

<sup>52</sup> Sur les "artisans" venant des États-Unis d'Amérique du Nord, cf. LÉON BOURDON, *José Corrêa da Serra ambassadeur du Royaume-Uni de Portugal et Brésil à Washington 1816—1820*, Paris, 1975, n° 32, p. 232—3, sur les noires et métis, n° 51, p. 260 (Baltimore, 1817); sur les mantilles couvrant une peau noire, cf. D. P. KIDDER, *Reminiscências de Viagens e Permanência no Brasil (Rio de Janeiro e Província de São Paulo)*, São Paulo, 1940, p. 193 (1837).

Santo Amaro à la comtesse. Les habitants firent entendre leurs prétentions, parce que les donataires étaient absents.<sup>53</sup>

Pour sa part, Duarte Coelho qui avait commandé l'expédition de 1503, servit ensuite le roi en Orient : en Thaïlande, au Vietnam et en Chine, puis en Europe, notamment en France. Fondateur lui aussi de villes, colon, propriétaire d'usines à sucre, il pénétra également le pays. Sa femme, Dona Brites de Albuquerque, le remplaça pendant ses absences en Europe et après son décès. On dira qu'elle fut une véritable «mère de la colonie» où elle continua d'assurer ses fonctions de *capitôa* ou *governadora* durant une longue vie (jusqu'en 1573).<sup>54</sup> C'est Dona Brites qui installa les Jésuites en leur donnant des terres d'une valeur de 2 000 *crúzados*.<sup>55</sup>

Il ne semble pas que la tradition espagnole de gouvernement féminin ait favorisé ces tendances. Il est certain toutefois, que parmi les élites portugaises du Brésil, dans les dynasties, la femme s'efface davantage et plus vite qu'au Portugal. Rappelons que, quelles qu'en soient les raisons, Pedro, le premier empereur, viveur, s'établit au Brésil et mit sa fille Dona Maria sur le trône du Portugal. Par ailleurs, assez tôt, les patronymes qui ne prédominent dans le royaume qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, s'imposent en Amérique portugaise.

Ainsi qu'au Portugal, l'héritage revient à la fille aussi bien qu'au fils, mais au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce sera le gendre qui en prendra la charge.<sup>56</sup> Graduellement, l'homme est seul à s'occuper de l'administration des biens. Par ailleurs, la femme n'hérite de son mari que si celui-ci a fait testament en sa faveur. Dans le cas contraire elle se trouve, au veuvage, dans une situation difficile, forcée de regagner le foyer paternel ou un couvent, situation qui durera jusqu'à la fin du siècle.<sup>57</sup>

Ce n'est cependant pas une question de capacité. Il arrive que le mari encore en vie demande lui-même que son épouse administre les biens patrimoniaux et devienne tutrice des enfants du couple, après son décès.<sup>58</sup> Des nombreuses autres demandes présentées au roi par des veuves qui prétendent avoir la charge de tutrices de leurs fils mineurs, certaines évoquent «les qualités nécessaires» dont elles disposent pour l'assumer.<sup>59</sup> Mais telle veuve doit requérir l'autorisation de nommer un responsable pour l'administration des biens patrimoniaux, faute de pouvoir l'assurer personnellement. Telle autre demande, plus précisément, le paiement d'arriérés dus au défunt, qui a fait testament. Un remariage facilite les démarches éventuellement exigées, surtout s'il remplace un *bacharel* décédé par un *bacharel* dans l'actif.<sup>60</sup> Ces détails témoignent du recul féminin que seul le marquis de Pombal a tenté de pallier.<sup>61</sup>

<sup>53</sup> Cf. PEDRO TAQUES DE ALMEIDA PAIS LEME, *o. c.*, p. 68—9, 74—5, (87, 90, 92, 96, 108 et, dans A. F. BRAND *o. c.*, note 35, p. 93; ainsi que *RIHGBras.*, V, 1957, n° 1882, p. 7) la récupération par l'époux d'un bien hérité par l'épouse; il s'agit de l'île Fernando de Noronha qui lui est refusée); cf. A. F. BRAND *o. c.*, note 35, p. 13.

<sup>54</sup> Cf. C. R. BOXER, *A mulher*, c., p. 69, E. SANCEAU, *o. c.*, p. 259.

<sup>55</sup> Cf. S. LEITE, *Novas cartas*, c., p. 193.

<sup>56</sup> Cf. *RIHGBras.*, V, 1957, n° 1977, p. 98 (1735) et IV, 1957, n° 1921, p. 43 (1743), n° 1786, p. 313 (1746).

<sup>57</sup> Cf. J. G. DA SILVA, "A situação feminina...", p. 151 et note 37.

<sup>58</sup> Cf. *RIHGBras.*, V, 1957, n° 2053, p. 169—70 (1754).

<sup>59</sup> Cf. par exemple, *RIHGBras.*, I, 1956, n° 79, p. 58 (1709), V, 1957, n° 1878, p. 5—6 (1749); n° 2044, p. 160—1, n° 2072, p. 187 (1756), VII, n° 2998, p. 435 (1781), VIII, 1958, n° 3287, p. 329 (1790), IX, 1958, n° 3329, p. 8—9 (1792), n° 3324, p. 61 (1793), n° 3376, p. 66 (1794), X, 1958, n° 3599, p. 56 (1798), n° 3604, p. 61 (1798), n° 3666, p. 133 (1799), n° 3667, p. 133—4 (1799), n° 3847, p. 268 (1800), CI, 1958, n° 3921, p. 11 (1802), etc.

<sup>60</sup> Cf. *RIHGBras.*, IV, 1957, n° 1855, p. 413 (1749), VII, 1957, n° 2895, p. 256 (1775) et par exemple, cet heureux remariage, *ibid.*, IX, 1958, n° 3451—A, p. 151 (1796).

<sup>61</sup> Cf. J. G. DA SILVA, "A situação feminina...", p. 151.

Ce recul a un sens, le renforcement de l'oligarchie limite l'accès des femmes au pouvoir, familial ou autre. Au Brésil, les mariages entre oncles et nièces contribuent à la concentration de la propriété.<sup>62</sup> Le processus qui efface les femmes est celui qui abaisse la situation des moins nantis. En dessous dans la situation sociale, les femmes travaillent y compris les blanches. Par exemple les Juives enseignent la cuisine et la couture,<sup>63</sup> et du coup, influencent l'alimentation et l'habillement. Presque aussi dangereux pour les bonnes moeurs, le travail des négresses va de soi puisqu'il s'agit d'esclaves.<sup>64</sup> Celui des Indiennes provoque parfois des abus, encore au XVIII<sup>e</sup> siècle, peut-être plus facilement dénoncés à l'époque où leur protection a fait légiférer.<sup>65</sup>

Cet être dont on veut qu'il soit faible et inférieur, ici comme en Europe,<sup>66</sup> n'est cependant pas la seule victime de la violence. Celle-ci est naturelle dans une société en formation et dans un monde dont les espaces très vastes laissent d'immenses régions soumises à l'arbitraire par exemple, des *regulos*,<sup>67</sup> eux aussi patriarches légendaires entourés d'une descendance nombreuse, cible d'agents de la couronne eux aussi à la lisière de l'abus. Rien d'étonnant à ce que parmi les règlements de comptes, une veuve ait à engager des poursuites contre les assassins de son mari.<sup>68</sup> A l'opposé mais dans ce même registre, lors des troubles qui mettent en effervescence le sertão de Minas Gerais parmi les meneurs est dénoncée Dona Maria da Cruz, veuve très riche que l'on arrête en 1737.<sup>69</sup>

Tout ceci témoigne bel et bien de l'engagement féminin dans tous les secteurs de la vie économique et sociale, malgré les vues machistes venant de l'Europe anglo-saxonne ou continentale. D'un côté et de l'autre de l'Océan la poussée bourgeoise produit la famille cellule de reproduction, père taciturne, mère obéissante et fils étriqués.

Cet aboutissement, connu de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au premier tiers du XX<sup>e</sup>, au Brésil aussi bien qu'au Portugal, renforce une image qui fausse les perspectives historiques. C'est à la fin une réalité péniblement élaborée et imposée tardivement, qui apparaît par la suite comme « un monde que nous avons perdu ». La falsification est patente. Encore une fois, l'expression historique d'une formation économique et sociale, celle des bourgeois conquérants, prétend gagner tout le vécu et le traduire à sa manière, dans son style de vie. L'isolement des êtres et l'opposition des sexes expriment des sortes de polarisations. Les capacités féminines reconnues et acceptées dans le monde portugais se trouvent diminuées et les femmes, placées dans des positions de repli et

<sup>62</sup> D'après Maria Graham (1821—3) citée par G. FREYRE, *o. c.*, II, p. 566—7.

<sup>63</sup> Cf. JOSÉ GON ALVES SALVADOR, *Os Cristãos-Novos. Povoamento e conquista do solo brasileiro ;1530—1680*, São Paulo, 1976, p. 212 et, sur l'influence des femmes, ARNOLD WIZNITZER, *Os Judeus no Brasil*, c., p. 13, et C. R. BOXER, *A mulher*, c., p. 73.

<sup>64</sup> "Se os escravos e escravas não hão-de servir ao menos para ajudar a seus senhores a sustentar a vida, não sei para que se compram com tão grande gasto" Cf. JORGE BENCI, *Economia cristã dos senhores no governo dos escravos* (1700), Lisboa, 1954, 2<sup>e</sup> éd., p. 154 et *passim*.

<sup>65</sup> Cf. *RIHGBras.*, X, 1958, n° 3639, p. 114 (1799); action contre le gouverneur Antonio Manuel de Melo Castro e Medonça.

<sup>66</sup> Cf. J. G. DA SILVA, "Le Moyen âge et les modernes...", c., et, du même, "A situação feminina...", c.

<sup>67</sup> En dehors des troubles que Pires et Camargos provoquent à São Paulo, de celles de Pernambuco dès 1549, des "clameurs" provoqués par tel assassinat à Belem (1625) et de l'action des *pombeiros* noirs (São Paulo, 1623), du soulèvement de São Luis (1625) et des "commotions populaires" à Rio contre les Sás (1640, 1660) ou à São Luis (1661), nous évoquons les *desatinos* dans le sertão et les soulèvements populaires (en 1720, à Ouro Preto, par exemple), la répression lancée contre les frères Leme et autres *regulos* insolents (à Minas Gerais, 1736, dans le Cuiaba, 1743); ce pays n'a rien d'édénique depuis que les Portugais le dominent.

<sup>68</sup> *Arquivo Histórico do Ultramar*, Lisboa, Sergipe, Caixa 1, doc. 41 (1682) et *ibid.*, id., doc. 67 (1696).

<sup>69</sup> Cf. C. R. BOXER, *A mulher*, c., p. 69.

protégées, d'elles mêmes et des autres. Cela aboutit quand les régions les plus riches de la planète vivent pauvrement et l'Europe des gueux, celle du Nord, fait la loi. Depuis l'époque de la Renaissance on le proposait avec force et avec des arguments repris à l'Antiquité. Les Portugais en effet engagés pour décroiser le commerce du monde, seule manière de couper court à ces propositions, faisaient la sourde oreille, malgré le Tribunal du Saint Office et les pressions civilisatrices; c'est pourquoi ils ont été remplacés aux premières lignes de l'expansion européenne qui n'avait pas pour eux le même signe, capitaliste. La liberté nécessaire et traditionnelle des femmes et des hommes, contrainte et graduellement condamnée, demeure dans la vie quotidienne suffisamment pour surprendre et même choquer les étrangers. La portugalisation subit en Amérique aussi, dans la formation du Brésil, l'europanisation. Mais celle-ci semble gauche, maladroite. D'où le folklore qui émaille gracieusement l'Histoire du Brésil, pays du Carnaval en attendant l'avenir.

En conséquence, aux aspects somme toute extérieurs de la vie brésilienne, il faut ajouter ce qui est au fond des êtres, hérité ou vécu dans la « longue durée », la liberté des moeurs, le marivaudage qui finalement l'exprime, pâle reflet, mais manifestation quand même du vécu, de l'Histoire portugaise (puis brésilienne, africaine, asiatique).

Ainsi qu'au Portugal, soulignons-le encore une fois, le concubinage est pratique courante. Les jésuites en parlent dans leurs correspondances, quoi qu'à leur époque, il s'agisse d'unions avec des esclaves. Il fallait tout le prestige du Père Nobrega pour y pallier; dès qu'il s'absente de Bahia, les maisonnées se remplissent d'indigènes et l'exemple des religieux n'y manquait pas, tout comme dans le royaume.<sup>70</sup>

De la bigamie, inéluctable étant donné les distances et la durée des séparations, nous avons déjà dit combien elle posait de problèmes. Graduellement toutefois, ces agissements deviennent exceptionnels. Mais s'il n'y avait pas que cela, tout semblerait simple. Ce qui progressivement avait été condamné et relégué dans les zones interdites avec les comportements déclarés criminels, gardait dans les faits une bonne place.<sup>71</sup> Par exemple, la sodomie avait fait parler des Portugais et autres Hispaniques, dans la Rome peu prude de XVI<sup>e</sup> siècle.<sup>72</sup> Soigneusement attribuée aux influences musulmanes, un auteur aussi fin que Gilberto Freyre la laisse aux indigènes et aux noirs peu cultivés, animistes et fétichistes, non sans rappeler que tel héros portugais et non des moindres a pu y tremper lui aussi.<sup>73</sup> Puis, ces enfants que les jésuites parquent dans leurs collèges, la syphilis chez les petits, n'expliquent qu'en partie les confessions qu'arrache le Tribunal du Saint Office notamment d'ecclésiastiques.<sup>74</sup> Au XVIII<sup>e</sup> siècle, un évêque ne trouve rien de mieux à comparer au Para que les villes antiques de Sodome et Gomorrhe.<sup>75</sup>

<sup>70</sup> Cf. S. LEITE, *Suma histórica, c.*, p. 150 (Pernambuco, 1551), et p. 151 (Bahia) et, du même, *Novas cartas, c.*, p. 31 (Bahia) et 53 (1553, São Vicente); sur le Portugal, cf. J. G. DA SILVA, "A situação da mulher em Portugal...", c., sur la "famille irrégulière".

<sup>71</sup> Cf. S. LEITE, *Novas cartas, c.*, p. 52, à propos de João Ramalho (1553, São Vicente); au XVIII<sup>e</sup> siècle, cf. *RIHGBras.*, I, 1956, n° 305, p. 259 (1722), à remettre à l'Inquisition.

<sup>72</sup> Cf. G. FREYRE, *o.c.*, II, p. 538 et A. F. BRANDO, *Diálogos, c.*, note 12 p. 135, d'après Gabriel Soares, *Tratado descritivo do Brasil em 1587*, Rio de Janeiro, 1851, p. 326—7; sur la sodomie au Portugal, cf. ARLINDO CAMILO MONTEIRO, *Amor seráfico e serático. Estudo médico-forense*, Lisboa, 1922; sur les Portugais qui, à Rome, "s'espousaient masle à masle", cf. MICHEL DE MONTAIGNE, *Journal du voyage... en Italie... en 1580 et 1581...*, Paris, 1954, p. 153, en 1578; cf. aussi FERNAND BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, 1949, p. 634, sur "la rumeur publique... pas très bien fixée", concernant des affaires semblables à Valence en 1572.

<sup>73</sup> Cf. G. FREYRE, *o.c.*, II, p. 520, 537—8.

<sup>74</sup> Cf. G. FREYRE, *o.c.*, II, p. 538 (en 1591), le vicaire de Matoim.

<sup>75</sup> Cf. G. FREYRE, *o.c.*, II, p. 528, l'évêque de Pará.

En somme, la dissolution des mœurs succéda à la liberté; de là à l'imputer enfin aux Juifs il n'y a qu'un pas, allégrement franchi. N'est-ce pas là un moyen de pervertir les bons chrétiens et de pousser à la conversion ou aux pratiques judaïsantes tout au moins?<sup>76</sup>

Quoi donc d'étonnant qu'au Brésil aussi bien qu'au Portugal, les étrangers soient surpris par une liberté sexuelle naturelle chez les natifs, des sauvages. Petit à petit, puisqu'ils en ont la charge, les seigneurs d'esclaves se voient rendus coupables de tous ces excès. N'est-ce pas eux qui leur permettent de divaguer jour et nuit dans les rues et les ruelles? Certains profitent matériellement des avantages qu'en tirent leurs négresses. Ne sont-elles pas abusées par eux?<sup>77</sup> Les dames ne s'amuse pas, elles mêmes, (ou s'excitent) à enjoliver ces filles qui accostent les marins de passage et scandalisent les prêtres vertueux, car il y en a tout de même, ayant parfaitement appris le portugais?<sup>78</sup> Comment savoir ce qu'il y a de vantardise à se dire invité chez une dame par une de ses esclaves et entretenu par une aubergiste qui trompe le mari,<sup>79</sup> ou ce qu'il transparaît de semonce et admonestation commandée dans l'écrit du jésuite Benci?

Certes, la vie molle des Brésiliennes, leur manière de s'habiller, de se faire porter jusqu'à l'église, suscitent des réactions.<sup>80</sup> La sainte messe donne occasion à des scandales semblables à ceux dont a été témoin à Lisbonne tel pasteur protestant et scandinave.<sup>81</sup> Un fait se reproduit qui y aide. Beaucoup de femmes vivent loin de leurs maris, au Brésil aussi; mieux vaut qu'elles les rejoignent, puisse cela contrarier les uns et les autres.<sup>82</sup> D'un côté et de l'autre de l'Océan on vit bien à la même enseigne. La musique énervante, ces *modinhas* qui démoralisent les Portugais et irritent les étrangers, ne viennent-elles pas du Brésil?<sup>83</sup>

Tout ceci n'exclut pas la violence et la drague. Des filles sont enlevées. Le soldat qui abuse ou tente d'abuser d'une esclave ne demeure pas nécessairement impuni, mais certains ne respectent même pas les femmes blanches. Des veuves outragées par des agents du roi dans l'exercice de leurs fonctions, peut-être dans le silence sombre de leurs bureaux, s'en plaignent.<sup>84</sup> La dénonciation d'ecclésiastiques n'y manque naturellement pas.<sup>85</sup>

<sup>76</sup> Cf. J. G. SALVADOR, *Os Cristãos-Novos*, c., p. 50 (Rio de Janeiro, 1625) et J. LÚCIO DE AZEVEDO, *História dos Chistãos-Novos*, c., p. 344 (à propos d'une vieille tante d'Antônio José da Silva qui facilite ses relations avec une esclave afin, dit-on en 1726, de parvenir à la convertir); cf. C. R. BOXER, *A mulher*, c., p. 73, sur l'influence des femmes.

<sup>77</sup> Cf. JOSÉ BENCI, *Economia cristã dos senhores no governo dos escravos*, Porto, 2<sup>e</sup> éd., 1954, p. 98, n° 115; cf. FRANCISCO PYRARD, de Laval, *Viagem...*, trad. MAGALHÃES BASTO, Porto, 1944, I, p. 232.

<sup>78</sup> Le père Benci avait bien appris le portugais: né vers 1650, il a publié son livre en 1700, homme mûr, jésuite sévère à un âge difficile.

<sup>79</sup> Cf. F. PYRARD, *Viagem...*, c., I, p. 238.

<sup>80</sup> Cf. G. FREYRE, *o.c.*, II, p. 571: elles se font transporter sur leurs litières ce que l'évêque de Pernambuco interdit en 1726; cf. A. J. RUSSELL-WOOD, *o.c.*, p. 311.

<sup>81</sup> A propos de la messe à Lisbonne, cf. CARL ISRAEL RUDERS, *Viagem em Portugal 1798—1802*, Lisboa, 1981, qui rappelle pour nous ce que dit DANIEL P. KIDDER, *o.c.*, p. 193, sur la messe à São Paulo, avec accompagnement de pièces de musique profane (en 1837).

<sup>82</sup> Cf. *RIHGBras.*, IV, 1957, n° 1689, p. 290 (1747: deux femmes renvoyées de Rio Grande do Sul à Rio de Janeiro, "vivre" avec leurs époux respectifs).

<sup>83</sup> Cf. G. FREYRE, *o.c.*, II, p. 569—70, et J. G. DA SILVA, "A situação feminina", c., p. 149, 151; les choses avaient bien changé, d'après Dom Francisco Manuel de Melo, *Carta de guia de casados* (1650), éd. João Gaspar Simões, Lisboa, 1965, p. 98 les "violatas, que sendo um excelente instrumento, bastava saberem no tanger os negros e os patifes, para que nenhum honrado a pusesse nos peitos".

<sup>84</sup> Plainte d'une esclave contre un soldat, cf. *RIHGBras.*, IV, 1957, n° 1800, p. 370 (1731), aussi, *ibid.*, p. 371 (1746) et, I, 1956, n° 552, p. 411—2, accusation contre l'*ouvidor geral* de São Paulo, en 1725.

<sup>85</sup> Cf. *RIHGBras.*, I, 1956, n° 142, p. 132 (1719, le vicaire de São Paulo).

Somme toute, des images brutales autant que banales, annoncent le triomphe du monde bourgeois. La violence dont on accuse des militaires sans grade, accompagnée dans la liste sans fin des plaintes, celle d'un mari que le chef (et c'est le gouverneur) envoie en mission pour abuser de son épouse qu'il va jusqu'à installer chez lui. Oh faiblesse des femmes, immensité des distances qui prélude à une longue histoire compliquée à souhait par des rivalités et des vengeances.<sup>86</sup>

En revanche, et c'est presque reposant, quand quelques garçons inquiètent une jeune fille, ce n'est qu'un fait divers, trivial aujourd'hui quoique plutôt incongru dans une société permissive, et nous allions dire portugaise.<sup>87</sup> À la rigueur, beaucoup de ces dossiers naissent de la répression qui prend force et suscite les réactions. Répétons, plus que la liberté, compte enfin, l'isolement et l'opposition des sexes, hommes et femmes subissent la liberté de l'autre plus qu'ils ne jouissent de la leur.

Comme toujours et ailleurs que dans le monde d'expression portugaise aussi, la femme n'a finalement le droit de s'affirmer que veuve. Le visiteur étranger relève que dans tel fabrique ou telle ensemble de *fazendas* le patron est de sexe féminin, ici Dona Gertrudes, là Dona Mariana.<sup>88</sup> Le caprice avec lequel ces dames reçoivent n'a d'égal que dans l'aisance (niaise? suspecte?) avec laquelle elles font visiter leurs domaines et servent des repas dont les denrées viennent, toutes ou presque, de leurs terres bien exploitées.

Mais, à ce degré, s'agit-il de femmes libres ou de créatures « viriles », émancipées mais ne sachant ou ne voulant pas affirmer leur égo autrement que par l'expression d'une vanité somme toute assez primaire et, aussi, portugaise? Cette apparente douceur de vivre est bien loin d'offrir un cadre réellement affectueux, accueillant, créateur des satisfactions que cherchèrent de toute évidence les hommes portugais dans leur épopée au delà de toutes les mers du globe. Dans ces exploitations administrées par des dames, la mortalité infantile est aussi remarquable par les étrangers.<sup>89</sup> Comment les hommes l'auraient-ils supportée?

<sup>86</sup> Cf. *RIHGBras.*, V, 1957, n° 2026, p. 150, n° 2074, p. 187—8, plaintes contre le gouverneur de Santos (754); IV, 1957, n° 1800, p. 371, un soldat accusé par une fille (1734); un autre a assassiné une femme: *ibid.*, id., n° 1800, p. 371 (1736).

<sup>87</sup> Cf. *RIHGBras.*, I, 1956, n° 25, p. 32 (1668) et X, 1958, n° 3709, p. 169 (1798).

<sup>88</sup> D'après Maria Graham (1821—3), citée par G. FREYRE, *o.c.*, II, p. 651, note 195: l'*engenho* de Dona Mariana, fille aînée du baron de Campos, est peut-être le premier à avoir utilisé la vapeur, disposé de 200 esclaves et autant de boeufs; cf. D. P. KIDDER, *o.c.*, p. 194—5 et 203: Dona Gertrudes dirige sept *fazendas*; l'Américain critique la qualité du service et... du meublier.

<sup>89</sup> Encore d'après Maria Graham; il est vrai que beaucoup de témoignages semblent tendancieux ainsi D. P. KIDDER, *o.c.*, p. 60, 61, 71, insiste sur le nombre des enfants trouvés, à Rio de Janeiro, en 1831—40, beaucoup fils d'esclaves, sur la mortalité parmi eux, mais nous voyons dans MARIA LUÍZA MARCÍLIO, *La ville de São Paulo, Peuplement et population, 1750—1850*, Rouen, 1968 (éd. brésilienne, São Paulo, 1974) que la proportion des enfants illégitimes augmente beaucoup plus que celle des enfants trouvés (pour la population libre, il est vrai): 10,24% en 1741—55, 20,97% 1771—85, 30,16% en 1816—30, *ibid.*, p. 183; c'est plutôt dans ce sens de production accélérée d'enfants "utiles" que vont des témoignages impressionnistes comme celui de F. MACOLA, *L'Europa alla conquista dell'America latina*, Venezia, 1894, en disant que "l'elemento emigrato portoghese vive in concubiniaggio colla vergine nera, dissolvendo la razza, ed ingrossando le file della falange carnale", p. 218, et des religieux de tel couvent de Rio qu'ils "mantenevano commercio carnale colle schiave nere a scopo di speculazione, per vendere poi i frutti del loro connubio...", p. 369, à l'égal des "fazenderi i quali capitando nelle loro propria qualche robusto mascato... lo invitavano a dividere il letto con qualche mora formosa, per speculare sui mulatti, che potevano essere generati; e al mascato, a titolo di compenso, venivano regalate dieci o dodici lire", p. 369; sur les compromissions du clergé, cf. NELSON WERNECK SODRÉ, *História da burguesia brasileira*, Rio de Janeiro, 1964, p. 174.

En somme, cette formation du Brésil peut sembler loin d'être une réussite. Avec d'autres ingrédients on parvient au même résultat, l'isolement des êtres. Le mariage chrétien a quand même pour lui d'avoir offert un cadre d'ensemble dont on a voulu qu'il assure une satisfaction mutuelle. Ce rêve a eu la vie courte, on le trouve formulé par Vives, mais déjà les écrivains des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles n'y croient plus. Bossuet connaît la misère sexuelle des femmes, puis le jansénisme s'attaque aux libertés qui somme toute l'expliquent. Mais dans le monde hispanique, ce cadre devient rigide, sombre, faussement prude. Quoique dans les pays d'expression portugaise les gens demeurent davantage libres, les deux sexes ont été opposés, condamnés à l'isolement. Chacun pour soi et gare à toute expression propre. La communication elle-même se tarit. La joie de vivre est volée.

La conséquence est la famille insipide. Ce monde demeure explosif; pour diagnostiquer l'état des polarisations évoquées il semble suffire de suivre les tendances conquérantes, les formes de violence. Le milieu des ruffians, reflet de celui des élites en donne une parfaite image quoique édulcorée: *sou a tua menina, tu és o meu rapaz* (je suis ta fille, tu es mon garçon). A des milliers de lieux l'un de l'autre, une fausse relation de possession maintient des unions artificielles et qui gênent. Le mensonge manque, car faute de respect de l'autre (mais ne serait-ce une faiblesse?), l'amour et l'affection n'existent pas sans réciprocité. Au mensonge des généalogies sans faille (comme à la cour d'Angleterre)<sup>90</sup> s'additionne, si l'on veut, celui de « l'opéra de quatre sous » (*A opera do malandro*, de Chico Buarque de Holanda, romantisme de bas étage).

Ce n'est pourtant ni l'influence nègre ni l'intervention « indienne » qui caractérise cette formation. Ainsi que Gilberto Freyre l'a montré sans trop y insister, ou plutôt sans trop se soucier des chroniques, le monde médiéval s'est développé ici mieux qu'au Portugal où il ne pouvait que résister à l'influence civilisatrice de la Renaissance, de l'Illuminisme, puis de la Bourgeoisie. Mais le modèle demeure bien celui des grandes dynasties qui, si elles ne s'anoblissent pas, du moins s'enrichissent et prennent des titres,<sup>91</sup> dégradent ceux qui n'en sont pas. Ce modèle cherche des renforts partout où la répression sévit au nom de la civilisation, dans le tristissime et très machiste monde anglosaxon, dans les pays germaniques que le XVI<sup>e</sup> siècle a maté, dans la France bourgeoise. Le culte marial s'épanouit du XIX<sup>e</sup> siècle au XX<sup>e</sup>.

Ce Brésil portugais continua l'Histoire portugaise, puis malgré l'héritage enrichi par l'apport aborigène et africain, subit les pressions extérieures qui renforcent les égoïsmes. Mais tout ceci demande à être étudié, établi, plus que suggéré.

*José Gentil da Silva*

#### BRAZILIA KIALAKULÁSÁVAL KAPCSOLATOSAN: A NŐK SZEREPE

Brazília kialakulásának története nem vizsgálható önmagában, nem lokális történelem, szorosan kapcsolódik Portugália és Európa történeti fejlődéséhez. A családi élet formálódása, s ebből eredően a nők szerepe is a portugál fejlődési pályát követte.

Portugáliában, ahol a reconquista a XIII. században fejeződik be, a katolikus családmódel is később alakul ki és szilárdul meg. Számos, a XVI. században Portugáliában járt utazó említi, hogy

<sup>90</sup> Cf. T. H. HOLLINGSWORTH, "The demography of the British Peerage, Supplement to *Population Studies*, 1964, vol. XVIII, n° 2, p. 48—9, tous les enfants sont pratiquement comptés comme légitimes, par le couple, quelle qu'en soit l'origine.

<sup>91</sup> L'empire a multiplié les titres, cf. CARLOS G. RHEINGANTZ, *Titulares do Império*, Rio de Janeiro, 1960.

meglepően sok "hitelent" — zsidót, muzulmánt — talált az országban. A házasságkötés szertartása sem tartozott még kizárólagosan a katolikus egyház szférájába, a lakosság jelentős része nem igényelte a pap jelenlétét és szerepét. Hasonlóképpen nem volt szerepe az egyháznak a kezdetben nem szervezeten, hanem különböző egyéni indítékoktól vezérelve Brazíliába érkező portugálok "házasságkötésénél", erkölcsi életük szabályozásánál. Az első telepesek indián nőkkel házasodva egy idilli családot hoztak létre, ahol nem volt függőségi viszony nő és férfi között. Számos esetben előfordult az is, hogy a férj a feleségére bízta a gazdasági, esetleg politikai természetű ügyek intézését. Ezt tette pl. Afonso de Sousa, Brazília egyik első gyarmatosítója is. Mindezek a munkamegosztás egyfajta egalitáriánus formáját hozták létre.

Am ahogyan a gyarmati struktúra kiépül, megszilárdul, az oligarchia megerősödik, úgy változik meg, csökken a nők szerepe is. Világméretekben pedig, ahogyan a kapitalizmus terjed — s ennek hatását mind Portugália, mind Brazília elszenvedi — a burzsoázia úgy formálja saját képére a családot is. A mindennapi életben azonban még nem tűnik el a régi minden formai jegye.